



Presque une année après son lancement, la coopérative des Atelières, fondée à la suite de la dispersion des activités de Lejaby, poursuit l'aventure de la relocalisation de la fabrication de lingerie en France. La société vit aujourd'hui un tournant de sa jeune histoire.

C'est déjà une belle revanche, même si le pari n'est pas gagné. Une revanche face à la supposée fatalité de la délocalisation de l'industrie textile. Un pari encore à remporter pour assurer la pérennité des Atelières, la société coopérative d'intérêt collectif fondée par une poignée d'anciennes de Lejaby, quelques femmes et hommes de bonne volonté, et l'appui de milliers de souscrip-



Muriel Pernin, touchée par le sort des ouvrières Lejaby, a quitté la presse pour créer cette corseterie de luxe.

ROLLAND QUADRINI / KR IMAGES PRESSE

À Villeurbanne : sauver les savoir-faire régionaux, c'est pas du romantisme !

teurs. Près d'un an après son ouverture, le 1^{er} janvier 2013, dans une petite rue de Villeurbanne, l'atelier de lingerie-corseterie emploie une trentaine de personnes de la Maison Lejaby et a repris, début 2012, une partie de l'activité de la marque après sa liquidation judiciaire. Zahia, Agnès B., Swarovski font fabriquer ici leurs collections haut de gamme, vendues pour l'essentiel à l'export. Plusieurs jeunes créateurs font appel aux Atelières, ainsi qu'une marque néerlandaise spécialisée dans la lingerie pour chasseresses.

Parmi les dentelles, les rubans et les couleurs acidulées, les machines à coudre ronronnent dans une atmosphère qu'il est rarement donné à voir dans une entreprise : on travaille ici avec le sourire et un plaisir évident, ce qui n'empêche pas sérieux et méticulosité. Toutes les générations sont représentées, de 20 à 60 ans. Le patron est une patronne, Muriel Pernin, tandis qu'à l'aiguille, il y a aussi des garçons. « C'est la première fois que je vois des hommes

dans ce métier », s'amuse Nicole Mendez, déléguée syndicale CFDT de la Maison Lejaby et l'une des fondatrices des Atelières qui a connu pendant 10 ans l'épuisante succession de plans sociaux et de fermetures de sites de production. Et puis, voilà : « Une bande de bonnes femmes qu'on traitait de folles au départ ont eu le culot de dire : c'est possible ! Sans le syndicalisme, je n'aurais pas osé entreprendre, miser sur la solidarité de tout un territoire. Depuis, on a fait un bon bout de chemin ! »

Les premiers mois ont été euphoriques mais durs. Avec la décrépitude de la filière en France, les métiers se sont perdus. Il a fallu passer les CV à la loupe pour débusquer les compétences de couturières devenues depuis caissières ou femmes de ménage. Ensuite, « pendant 6 mois, nous avons beau travailler avec des corsetières compétentes, nous n'arrivions pas à nous organi-

ser pour sortir les pièces dans les temps », constate Muriel Pernin, qui confie avoir passé cet été l'un des pires moments de sa vie.

Comment organiser la production pour des séries de 500 ou 1 000 pièces quand tout, procédés, outils, logiciels, machines, division des tâches, a été conçu pour sortir au moins 15 000

« Trouver un modèle industriel de la petite série servira à relancer d'autres secteurs porteurs de savoir-faire anéantis par les délocalisations. »

MURIEL PERNIN

unités ? Les Atelières ont donc décidé de changer de stratégie et de se considérer non plus seulement comme un site de fabrication, mais comme une unité de recherche sur la production en petites séries. Un partenariat a été noué avec le département de génie industriel de l'Institut national des sciences appliquées de Lyon (DISP-INSA), qui a mis à disposition un ingénieur doctorant depuis début octobre. La société vient également

de lancer mi-novembre, un appel aux investisseurs pour un plan de recapitalisation, à la veille de la visite de Benoît Hamon, ministre délégué à l'Économie sociale et solidaire. « Il n'existe pas de modèle industriel de la petite série, entre l'artisanat et le taylorisme. Nous devons tout inventer. Va-t-on arriver à trouver ce modèle ? Notre avenir en dépend et, si nous y parvenons, il pourra servir à relancer la lingerie et d'autres secteurs porteurs de savoir-faire anéantis par les délocalisations. Fabriquer en France, ce n'est pas du romantisme ou un dogme : la clientèle étrangère pour le luxe exige une production 100 % française. Elle achète du rêve », affirme Muriel Pernin. En attendant, les Atelières sont confrontées à autre défi : embaucher un mécanicien machine. Après avoir écumé en vain Pôle emploi et mis une annonce sur le Bon Coin, elles envisagent – farce de l'histoire et résumé édifiant des enjeux – d'aller en chercher un en Tunisie ! ★

SANDRINE BOUCHER